LE NUMÉRO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

Cinquième Année. — N° 307

Vendredi 3 Novembre 1899

ABONNEMENTS	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

NOTRE TOMBOLA

Le 10e lot (abonnement de trois mois), a été gagné par M. Tonneaux Louis, à Loos-en-Gohelle (Pas-de-Calais), porteur du numéro 47,309, 1re série.

Seuls, les 3e (une montre), 7e (une montre), et 9e (un abonnement de six mois), ne nous ont pas été réclamés.

Nous procéderons donc à un nouveau tirage aujourd'hui jeudi, à six heures du soir, dans nos bureaux

61, rue des Ponts-de-Comines

Vendredi matin, nous donnerons les résultats de ce tirage, qui seront aussi communiqués GRATUITEMENT dans nos bureaux et par nos vendeurs, à toute personne qui en fera la demande.

L'Election de Tourcoing

Si nous revenons sur cette élection, c'est parce que le *Progrès du Nord* nous y a incité.

Notre confrère a écrit :

— « Partisans, dans la situation politique actuelle, de la concentration de toutes les forces démocratiques, nous aurions été heureux de voir se former, à Tourcoing, une liste d'alliance républicaine-socialiste. *Il n'a pas tenu à nos amis que cette alliance ne fut conclue. Les socialistes l'ont repoussée.* C'était leur droit. Mais, du moins, puisqu'ils ont tenu à aller à la bataille « leur drapeau déployé », devraient-ils nous épargner leurs récriminations. »

Le *Progrès du Nord* nous semble avoir été mal renseigné sur la conduite de ses amis de Tourcoing à l'égard du Parti socialiste.

Après avoir lu son article, nous avons demandé des explications détaillées à notre correspondant et voici ce que nous avons appris :

Le 22 octobre, M. Cocheteux, conseiller municipal, vint demander à la section tourquennoise du Parti Ouvrier d'être entendu. Il fut aussitôt introduit et il fit la proposition suivante :

— Elaboration d'une liste de coalition républicaine-socialiste avec deux membres pris dans le sein de « la Solidarité Républicaine », deux membres désignés par « l'Union Commerciale » et deux membres du Parti Ouvrier.

Nos amis firent remarquer à M. Cocheteux l'injustice de cette proposition qui pouvait être ainsi traduite : quatre amis de M. Dron — nous nous excusons d'être obligé de personnaliser ainsi, mais cela nous semble nécessaire pour plus de clarté, — et deux socialistes.

Peut-être le Parti Ouvrier aurait-il encore accepté ces offres, mais le citoyen Cappart eut l'heureuse idée de demander au délégué de « la Solidarité Républicaine » si les socialistes resteraient maîtres de choisir leurs deux candidats.

La réponse à cette question si simple fut hésitante. M. Cocheteux déclara cependant que le nom de notre ami Delphin Dumortier ne soulèverait aucune objection, mais que le Comité républicain délibérerait quant au second candidat que le Parti ouvrier désignerait.

Cette prétention blessante fut la cause unique, nous affirme-t-on, de la rupture des pourparlers engagés par « la Solidarité Républicaine. »

Quand, suivant le langage de Bebel au Congrès de Hanovre, le Parti Ouvrier, sans mentir à ses principes et sans que cela ne coûte rien à sa tactique, peut contracter des alliances temporaires avec les partis bourgeois, il les contracte, mais il porterait une grave atteinte à sa propre dignité et il se diminuerait devant le Suffrage Universel en laissant à ses alliés d'un instant le droit de discuter ses candidats.

Nous ne croyons pas que le *Progrès du Nord* puisse nous contredire sur ce point que nous appellerons justement « un point d'honneur. »

Or, si nous avons été bien renseigné, si nous avons exactement résumé le sens de la démarche faite auprès de nos amis par M. Cocheteux, nous sommes fondé à dire au *Progrès* que loin d'avoir fait tous leurs efforts pour conclure une alliance avec les socialistes, les républicains tourquennois ont fait tout leur possible pour forcer les socialistes à lutter seuls.

Et le *Progrès* se tromperait encore s'il croyait que nous sommes le moins du monde mécontent de la situation qui nous est ainsi créée. Bien au contraire, nous nous en réjouissons. C'est une leçon nouvelle donnée à nos troupes qui constateront, une fois de plus, qu'elle ne doivent compter que sur elles-mêmes pour enlever les citadelles bourgeoises.

Nous en aurions fini avec cette élection déjà trop vieille, — puisqu'elle remonte à dimanche dernier, — si le *Progrès* ne tirait encore vanité de certaines élections où une minorité de ses amis a su remplir le devoir républicain — c'est à dire préférer un socialiste à un clérical.

De tels arguments ne sont pas de mise « dans la situation politique actuelle. » et d'autre part, notre confrère sait pertinemment que si quelques radicaux ont voté pour Delory, candidat au Conseil général, le même jour des socialistes votaient pour M. Martinet contre M. Lefebvre.

Mais, encore une fois, nous trouvons superflu ces rappels à l'histoire politique de notre région. Nous avons mieux à faire que de nous attarder sur le passé. Nous devons songer aux batailles de demain, car bientôt va s'ouvrir la période des élections municipales générales.

C'est le seul but que nous veuillons voir quant à présent et, à ce but, nous nous efforcerons d'adapter les moyens les plus propres à l'atteindre conformément aux intérêts de ntore parti et sans que rien ne nous fasse oublier qui nous sommes et ce que nous voulons.

Depuis que nous avons le très grand honneur de lutter ici, nous nous sommes efforcé de planter notre drapeau sur toutes les routes où la réaction osait s'aventurer.

On le sait bien au *Progrès* puisqu'on y a fréquemment bénéficié de cette attitude simplement républicaine et dont nous ne tirons nulle vanité.

Nous persévèrerons dans cette tactique, mais il ne faudrait cependant pas que le parti radical en dégoûtât nos amis en les blessant dans leur amour-propre, ainsi qu'il a été fait à Tourcoing.

G. SIAUVE-EVAUSY.

NOUVELLES A LA MAIN

Un brave facteur des environs de Lille se présente à la receveuse des postes pour lui demander un livret d'épargne.

— Ah ! ah ! fait cette dernière, bienveillante, on a donc des petites [illegible] ?

— Oui, Madame, [illegible] fait l'agent, qui ajoute avec fierté : et je puis dire que ce que je possède je l'ai gagné à la sueur de mes pieds !

CHRONIQUE

NOTRE TOUSSAINT

C'est vers tous les bienheureux, confondus pêle-mêle dans la cohue séraphique, qu'aujourd'hui monte l'encens des autels et s'élève l'*Alleluia* des fidèles.

Unique date anonyme du calendrier sacré, qui n'appartient à personne, dédiée qu'elle est à la communauté des élus, symbole de l'égalité dans la grâce et de la solidarité dans la béatitude. Revanche des humbles dont le nom ne fut jamais l'objet d'aucun culte particulier, sur les superbes qui, une fois par an, ont l'oreille du bon Dieu et participent au don des miracles.

La Toussaint nous apparait comme la fête de la démocratie paradisiaque, le jour du populaire céleste. C'est le 1er Mai de là-haut.

Son funèbre lendemain, avec la pieuse visite aux cimetières et la touchante floraison des tombes, nous ramène des splendeurs du rêve éthéré, aux douloureuses étapes de notre route.

Après avoir exalté la gloire des Saints, l'Eglise prie pour la délivrance des morts; mais elle ne songe à ceux qui souffrent et gémissent qu'après avoir loué et béni ceux à qui sont départies les joies éternelles. C'est là l'erreur fondamentale de toutes les vieilles conceptions religieuses qui déplacent et ravalent la vie, ne nous en découvrant ici bas que le néant, ne nous en inspirant que le mépris, aboutissant au « nirvana » des brahmanes et au cilice des trappistes.

Dans le rite catholique, la Toussaint, fête d'apothéose, précède logiquement le jour des morts ; car la vie, suivant la Bible et l'Evangile, ne nous vaut d'être vécue que pour concourir au salut de notre âme.

L'idéal des chrétiens n'est pas devant eux : il est au-dessus d'eux, il les surmonte, il les écrase ; l'existence n'est plus pour eux que l'expiation du péché originel, la résignation est la commune vertu du troupeau soumis, et les névrosés qui se voient appelés par le Seigneur, marchent, en chantant, au martyre.

Nous avons, de la vie, un sentiment moins égoïste et une notion plus humaine. Ce n'est pas seulement dans la communion des Saints que nous voulons confondre les âmes, nous voulons associer les hommes dans une collaboration fraternelle et féconde, qui assure à toutes les générations nouvelles, un patrimoine de mieux-être.

La vie, à nos yeux, se suffit à elle-même. Non pas comme un moyen de parvenir à quelque récompense supra-terrestre ou comme une longue traversée de deuils et de misères !

Il ne faut, au contraire, n'avoir d'autre but dans le moindre de nos actes et dans chacun de nos efforts que de faire la vie plus large, plus noble, plus douce et meilleure à tous.

« Courte et bonne » alors, dira-t-on ! Non pas ; la vie porte en elle, sa règle morale comme ses lois physiologiques. Il y a une santé de la conscience. Nous ne sommes pas qu'une force musculaire qui s'utilise au gré de ses besoins, ni qu'un estomac qui absorbe et digère. Il est en nous une source d'amour qui doit sourdre; et notre âme a des facultés qui nous commandent. Il ne faut pas nier, ni étouffer, ni morceler la nature humaine.

Toujours graduellement, dans le travail, réduire la part de peine qu'il impose à chacun et multiplier la part de jouissance qu'il assure à tous, initier sans exception les enfants de la grande famille des hommes, aux joies de la science, aux délices de l'art et à la pratique de la solidarité, est-il donc besoin d'un autre idéal ; et n'est-ce pas, messieurs les croyants, un peu de votre ciel descendu sur notre terre ?

Il est vrai que cet idéal-là n'a pas quatre étages comme le vôtre : l'enfer avec ses damnés, la terre avec ses éprouvés, le purgatoire avec ses pécheurs, l'eden avec ses élus.

Pour n'être pas chrétienne, notre charité ne s'accommode pas d'anathèmes sans fin, et notre orgueil n'aspire pas davantage à des voluptés sans nombre.

Nous savons mal aussi nous représenter la vie comme un chemin où des démons sournois et tentateurs nous auraient tendu maintes embûches et foule de chausse-trapes.

Nous ne parvenons pas à concilier avec notre manie de raisonnement et nos préjugés de justice qu'il y ait quelque part, dans une étrange antichambre du paradis, toute empestée de soufre, de fumée et de feu, de pauvres hères condamnés à griller jusqu'à l'expiration de leur terme divin, faute de quelques prières que des héritiers mécréants leur refusent, alors que d'autres, grâce à de somptueuses obsèques et à un abonnement de grand'messes, ne passent là qu'un mauvais quart d'heure et voient aussitôt saint Pierre se précipiter à leur rencontre, pour leur ouvrir les portes du Ciel, à deux battants !

Franchement, votre paradis ne nous a pas l'air de valoir mieux que vos temples et que notre vallée d'inégalités, puisqu'on y distingue aussi entre les riches et les misérables abandonnés...

Eh bien, nous n'annonçons pas, nous, au pauvre monde, des félicités inouïes, et nous ne cherchons pas à le terroriser davantage, par des visions macabres.

Nous ne demandons pas aux hommes d'être des saints, mais nous ne voulons plus que personne soit éternellement voué à la souffrance.

Nous travaillons à faire que tout le monde devienne en même temps meilleur et plus heureux.

Quand nous avons concience d'avoir bien fait, nous nous sentons une grande paix dans le cœur. Si nous manquons parfois à notre devoir, une angoisse nous poigne. Nos bonnes actions, nous les vouons à tous ceux que nous aimons, comme à ceux que nous avons aimés, et qui, on sait combien, revivent dans nos œuvres et dans nos souvenirs.

C'est là le culte des morts.

Notre Toussaint n'est pas là-haut, dans un royaume inaccessible: elle est dans notre cité d'avenir.

Les hommes n'y seront sans doute pas des archanges, ils seront tout simplement des hommes, participant à toute la vie humaine et s'intéressant, suivant la parole du poète, à tout ce qui intéressera l'humanité.

Et tous les jours seront alors des jours de Toussaint, car il n'y aura plus de patrons, ni aux calendriers, ni dans les ateliers : tous les hommes coopérant, chacun dans la mesure de ses forces, à la prospérité commune.

L. P.

L'EXPLOITATION DE L'ENFANCE

Depuis quelque temps, à la suite des révélations de l'évêque Turinaz, les journaux de défense ouvrière sont remplis de protestations indignées contre les crimes des couvents et l'odieuse exploitation dont les orphelins sont victimes dans les ouvroirs ou maisons dites du « Bon Pasteur ».

A notre avis, c'est dénaturer la question que de l'enfermer dans l'éternelle querelle du cléricalisme et de l'anticléricalisme.

Les établissements laïques peuvent s'ouvrir aux mêmes abus s'ils sont gouvernés par les mêmes principes. C'est donc à ces principes qu'il faut faire la guerre.

Le danger est dans l'idée seule que les enfants pauvres, recueillis dans les refuges, peuvent, par leur travail, payer leur entretien.

Il y a incompatibilité irréductible entre l'œuvre éducative de l'entreprise commerciale qui entre dans cette combinaison. Suivons l'entreprise dans sa marche ascendante on demande d'abord au travail des enfants, non seulement de suffire à leur entretien, mais à celui du personnel de la maison et de la maison elle-même ; on veut ensuite une réserve ; on la place en immeubles, on échelonne les payements, et c'est encore le travail des enfants qui devra fournir, à chaque échéance, la somme attendue. Dans cette voie, l'exploitation n'a plus de bornes, et l'on peut citer de grosses fortunes ainsi réalisées aux dépens des pauvres orphelines.

Si l'entreprise, au lieu de prospérer, périclite, toute la charge des dettes, toute la mauvaise humeur des entrepreneurs retombe sur les enfants.

Si l'établissement est un internat fermé, cloître même, il n'y aura aucune limite à la férocité de l'exploitation. Les entrepreneurs vivant d'une idée fixe, ne voyant que le but à atteindre, respirent une atmosphère spéciale des plus délétères. Il faudrait que ces consciences malades prennent le contact avec des consciences saines ; il faudrait l'air du large pour assainir cet air renfermé ; et l'on a muré portes et fenêtres.

Dans ce milieu de surmenage, l'éducateur disparait, non seulement parce que les heures de travail mangent les heures qui devraient être données à l'étude, mais surtout parce que l'enfant devient l'objet d'un dressage savant à la passivité, à la résignation, à l'habileté mécanique. Le dresseur ne connait que la cravache, les châtiments les supplices qu'il est bien inutile de multiplier, car la menace en suffit pour réduire le troupeau à l'obéissance muette : même quand il est doux, il maintient l'élève ouvrier dans une puérilité, une ignorance des conditions de la vie et du travail qui prévient toute discussion sur la question du salaire.

De toutes ces maisons, celles de filles réunissent au plus haut point les vices que je viens de signaler. D'abord, il faut faire suer de l'argent à de mauvais métiers de femmes, ce qui aggrave le surmenage jusqu'à des excès sans nom.

Ensuite, ceux qui exploitent ce travail y mettent d'autant moins de scrupules, qu'ils aiment à se représenter les dangers très réels, le sort affreux que la société fait à la femme pauvre isolée. « Nous les sauvons de la prostitution » disent ces bonnes âmes, et elles croient sincèrement que le bon motif leur vaut une absolution générale.

M. Turinaz est venu les détromper : « Vous prélevez les prémices des énergies de la femme, dit-il, puis vous la jetez épuisée aux hasards de la misère. Vous ne faites en somme que retarder la perte de ces victimes pour la rendre ensuite inévitable. »

Cette question de l'exploitation et de la préservation de l'enfance orpheline et sans ressources, est d'une exceptionnelle importance.

Elle mérite, à tous les points de vue, d'attirer l'attention du législateur et nous espérons bien qu'à la rentrée il se trouvera des représentants du Peuple, des défenseurs de l'ouvrier, pour prendre énergiquement en mains la défense des orphelins exploités et martyrisés dans les bagnes cléricaux ou capitalistes.

RÉPUBLICAINS VAINQUEURS

Les victoires des citoyens Boers sur les soldats anglais montrent une fois de plus le peu que pèse une armée professionnelle devant quelques patriotes déterminés à défendre leur sol.

A propos de ces républicains vainqueurs, il n'est pas inutile de montrer aux nationalistes, combien sont peu militaristes, ces guerriers heureux à la guerre.

Voici, par exemple, le général Cronje, celui qui est sur le point de prendre Mafeking.

C'est un tacticien remarquable. C'est lui qui a enveloppé comme dans un filet Jameson et ses pirates, près de Kruegersdorp !

Croyez-vous, qu'à ce moment glorieux de sa carrière, on lui ait, dans le Transvaal, qu'il venait pourtant de sauver, érigé des arcs de triomphe et organisé des réceptions comme à un commandant Marchand chez nous?

Allons donc ! Le lendemain, on l'a pu voir dans sa blouse de paysan, monté sur une mule, et ne recevant même pas le coup de chapeau des Burghers qu'il rencontrait. Le Volksraad ne vota pas de remerciements.

La chose l'eut étonné lui même d'ailleurs. Il avait fait son devoir, et voilà tout. C'était tout simple.

De cette simplicité-là, on en souhaiterait un peu à nos galonnés d'antichambre, à nos plumes d'autruche et à nos épaulettes d'or, — et de ce mérite, aussi.

NOS DÉPÊCHES

(Par Service Téléphonique Spécial)

Grève d'ouvriers en diamants

Lons-le-Saunier, 1er novembre. — La grève des ouvriers en diamants de Saint-Claude, restreinte jusqu'aujourd'hui à une maison, est devenue générale.

Deux tentatives de conciliation faites par le juge de paix ont échoué. Le comité de la grève invite les 600 diamantaires de la région de Saint-Claude à déserter tous les ateliers.

LE COMPLOT RÉACTIONNAIRE

Nouvelles perquisitions

Marseille, 1er novembre. — Sur commissions rogatoires de M. Fabre, juge d'instruction à Paris, des perquisitions ont été opérées à Marseille au domicile de différentes personnes appartenant aux ligues.

Divers papiers ont été saisis et on a pu croire un instant que quelques-unes au moins de ces personnes allaient être impliquées dans le complot contre la sûreté de l'Etat.

Après vérification des papiers saisis, ces perquisitions auront un double résultat. Tous les documents visant le complot ont été transmis à M. Fabre. Le parquet de Marseille, d'autre part, a décidé des poursuites correctionnelles à Marseille même.

Chacune des trois ligues aura cinq inculpés :

La Ligue des patriotes: MM. Dupuy, président ; de Magallon, vice-président ; Fleury, ex-adjoint au maire, Colona et Niel.

La Ligue de la jeunesse royaliste : MM. Fournier, président ; Pontoux et Bergasse, avocats ; de Roux et Declaye.

La Ligue antisémite : MM. Olivieri, Réau et trois autres membres.

Les inculpés ont été appelés devant le juge d'instruction, assistés de leurs défenseurs, et y ont fourni les renseignements qui leur ont été demandés sur les divers papiers et documents saisis à leur domicile.

Les poursuites seront soumises aux juges correctionnels dans quelques semaines et le parquet demande contre les inculpés les rigueurs de la loi pour infraction aux articles 291 et 292 du Code pénal sur les associations non autorisées.

UNE MANIFESTATION PATRIOTIQUE

Dijon, 1er novembre. — Aujourd'hui, mercredi, favorisée par un temps magnifique, a eu lieu, à Dijon, une manifestation patriotique en l'honneur des combattants morts en défendant Dijon, le 30 octobre 1870, défense qui valut à la ville la croix de la Légion d'honneur.

Le cortège s'est formé à l'hôtel-de-ville comprenant tous les sociétés militaires, les sociétés de gymnastique, les sociétés diverses, de secours mutuels, les syndicats ouvriers, les étudiants. En tout vingt-neuf groupes représentant près de trois mille citoyens. Chaque groupe est précédé de magnifiques couronnes.

Les sociétés musicales de la ville sont réparties dans le cortège. Les sapeurs-pompiers forment la haie.

En tête du cortège viennent des piquets de cavalerie et d'infanterie, la musique du 27e d'infanterie, les généraux de division et de brigade avec leurs états-majors, les officiers de la garnison, les fonctionnaires de l'administration préfectorale et judiciaire, etc.

Le cortège s'est rendu d'abord au monument du 30 octobre, puis au vieux cimetière, où les couronnes sont déposées sur l'ossuaire des combattants. Aucun discours n'est prononcé.

Une foule considérable était massée dans les rues où passait le cortège.

GRAND'MAMAN VA-T-EN GUERRE...

...MAIS NE SAIT SI ELLE EN REVIENDRA, par **JULIO**